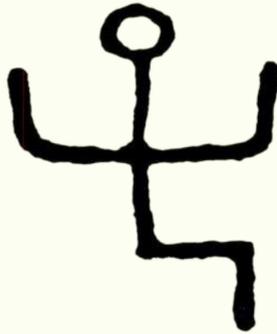


JÉRÔME PEIGNOT

MOÏSE
OU
LA PREUVE
PAR L'ALPHABET
DE L'EXISTENCE
DE YAHVÉ



Petit essai d'épigraphie
polémique

JÉRÔME MILLON

JÉRÔME PEIGNOT

MOÏSE
OU LA PREUVE
PAR L'ALPHABET
DE L'EXISTENCE
DE YHWH *

* Cette orthographe est celle adoptée par Scholem pour évoquer le caractère imprononçable du nom du dieu des Juifs. Nous avons retenu ici l'orthographe courante qui permet d'introduire à une approximation reconnue.

© Éditions Jérôme Millon 1988
Isbn: 2-905614-17-X Issn: 0981-4272

AVANT-PROPOS

Il est sûr que point n'est besoin d'attendre l'alphabet pour évoquer l'intervention divine dans l'apparition de l'écriture. Les Égyptiens ont fait référence au dieu Thot, certaines légendes juives, si elles sont attribuées à Satan, l'enseignement aux hommes de l'écriture et de la magie dont elles ont fait les marques d'une civilisation corruptrice, ont été pour ainsi dire contrées par d'autres qui font d'Abraham, l'inventeur de l'écriture. Pour les Grecs, l'écriture alphabétique a été inventée par Cadmos, époux d'Harmonie laquelle était fille d'Arès et d'Aphrodite. Les Hindous eux, proclament que cette invention est le fait de Brahma, les nordiques que l'écriture runique a été façonnée par le dieu Odin et les Irlandais que l'écriture a été conçue par le dieu Ogmios. La raison qui justifie un peu partout cette intervention divine est à la fois intéressante et difficile à relever ; difficile parce qu'en dépit de la réalité incontournable représentée par le caractère contingent que marque toute réalisation humaine, elle traduit une volonté obstinée d'attribuer cette trouvaille à l'irrationnel. En d'autres termes, tout s'est toujours passé dans l'Histoire de toutes les écritures comme s'il fallait absolument que les hommes fussent rattachés à la divinité en partant de l'idée que rien ne vaut l'écriture pour assurer cette relation. Pourquoi l'écriture ? Parce que si elle pouvait passer pour divine, il est vrai aussi que rien n'empêcherait vraiment de la tenir pour ce qu'elle est, savoir, une réalisation humaine comme les autres. En somme, c'est l'équivoque qui a décidé pour le caractère sacré de la représentation graphique du langage. Il y a là un réflexe si tenace qu'on est bien obligé de le considérer pour une composante de la nature humaine. La preuve : lorsqu'on en est arrivé à l'élaboration de l'alphabet, l'affirmation du rattachement de ce nouveau mode de transcrip-

tion à la divinité a été, tout au moins dans certaines religions et singulièrement chez les Hébreux, comme renforcé. Il n'y a rien là de très surprenant. Plus efficace que la plupart, sinon que tous les autres systèmes, il ne pouvait, plus encore que tous les autres, sembler relever que de la puissance divine.

À sa manière, Michel Leiris dénonce le phénomène quand, parlant de l'alphabet, il écrit : *« On dirait que les efforts que nous avons faits enfant, pour nous assimiler ce code, en ont marqué à jamais les diverses figures d'un mystère tel qu'il nous est impossible d'admettre que, sachant lire, nous en ayons épuisé le contenu et que nous ne soyons plus fondé à en scruter, dans ses replis les plus secrets, la structure en vue d'y découvrir la révélation que l'avènement de la capacité de lire nous faisait autrefois espérer. Ainsi, les lettres ne restent pas "lettres mortes" mais sont parcourues par la sève d'une spacieuse Kabbale qui les arrache à leur immobilité dogmatique et les anime jusqu'aux extrêmes pointes de leurs rameaux. »*

De cette relation de l'écriture alphabétique à la transcendance, il est possible de trouver une autre preuve dans la volupté ressentie par ceux qui écrivent. Leur extase est parfois si vive qu'ils finissent par se convaincre eux-mêmes et persuader leurs lecteurs qu'écrire vrai se traduit par la sensation de ne plus savoir qu'on écrit. De cette sensualité de l'écriture, des cursives aux capitales, toutes les formes de graphie témoignent. Cela est si vrai qu'à tout prendre, rien n'empêche de se représenter l'écriture comme une sorte de valse hésitation entre la cursive, voluptueuse entre toutes – si elle ne pouvait pas être très belle, elle ne serait pas là source d'un si grand plaisir – et la capitale dont, même s'il est rigoureusement défini, le tracé est prétexte à invention. S'il est une forme d'écriture qui introduit au comble de la satisfaction d'écrire, c'est bien celle appelée *onciale*. Sans doute, la préface au *Livre de Job* évoque-t-elle cette forme-là de lettres parlant d'*oncialis litteris*. De son côté, dénonçant au pas-

sage leur emploi, saint Jérôme a justifié le nom donné à ces lettres par le fait que chacune était peinte d'une once d'or. On n'a aucune preuve, cependant, que ce soit pour cette raison que l'onciale a été choisie pendant toute la période médiévale pour la transmission des textes sacerdotaux. Il semble bien plutôt qu'il faille expliquer ce choix pour la raison qu'à mi-chemin de la capitale et de la cursive, elle était l'écriture la plus apte à procurer toutes les joies dont une graphie puisse être l'occasion.

Enfin, il est une idée admise contre laquelle il faut s'élever, c'est celle qui veut que, comme les écritures antérieures, l'alphabet aurait vu le jour pour aider aux transactions commerciales. À l'appui de cette thèse, personne n'a jamais apporté de preuve décisive. Ceci est d'autant plus singulier que, par ailleurs, on s'accorde à reconnaître que, dans les premiers temps de son apparition, en Égypte ou en Mésopotamie, l'écriture a été liée au sacré. L'explication est simple: ce lien ne pouvait que faire le jeu du pouvoir. Ainsi, on ne voit pas pourquoi, comme l'écriture tout court, l'écriture alphabétique ne serait pas bien plutôt apparue à la faveur de la transmission d'un message sacré ; message dont la teneur faisait d'autant plus d'objet d'une initiation, que, pourchassés, ses inventeurs s'en servaient aussi comme d'un signe de ralliement. Au reste, à supposer que les tenants de la thèse de l'alphabet surgie à la faveur des tribulations de la vie du commerce aient tout de même raison, pourquoi ne pas imaginer qu'approximativement à la même époque, l'alphabet soit apparu deux fois : une fois en Égypte à des fins religieuses et une autre en Mésopotamie pour aider aux échanges ? Sans que, pour autant, il ait opté consciemment pour un tel point de vue, il est néanmoins possible de dire qu'à sa façon, James Février soutient cette manière de voir. Pour lui, il existe deux

...

bien plus que le système alphabétique voyellé dans lequel on est trop à l'aise pour véritablement signifier, le système consonantique oblige à penser davantage à ce qu'on prétend démontrer ?

Bardé de références et non des moindres, puisqu'il fait allusion, entre autres, à Diringuer, à Gelb et à Morison, Havelock récuse en bloc les travaux de ceux qui parlent d'alphabet avant la découverte des Grecs qui, il est vrai, en *inventant* les voyelles, ont véritablement donné à la langue un moyen de transcription fidèle. Ainsi, ce fameux *alphabet* phénicien dont on est accoutumé de dire que le nôtre descend, il l'appelle un « *syllabaire sans voyelles* ». J'ai pensé que l'attitude témoignait d'un excès de puritanisme et qu'à partir du moment où on avait affaire à un système consonantique, on pouvait parler d'*alphabet*. Dans tous les cas, c'est sur la base de cette définition que mon raisonnement s'articule.

Quant au mot *linguiste*, je concède que tous les chercheurs cités ici n'en sont pas. Sans doute, chez nombre d'entre eux ai-je trouvé des réflexions qui me confortèrent dans mon impression première. Je n'en retiendrai qu'une seule: celle de Leibniz qui, au chapitre « Des mots » qui figure dans *Les nouveaux essais sur l'entendement humain*, parlant de « *l'origine commune de toutes les nations et d'une langue radicale et primitive* », a cette expression : « *l'hébraïque ou l'arabesque y approche le plus* ». Pour une appréciation de cet ordre, on en trouvera ici de moins autorisées. Est-ce que, pour autant, je ne devais pas en tenir compte ? Ajoutées les unes aux autres et analysées, elles ont le mérite de contribuer à étayer mon raisonnement.

Quant au mot *Dieu*, je reconnais volontiers, ma recherche achevée, que j'aurais été mieux inspiré de parler de Yahvé et de tourner ma phrase autrement pour me demander, comme je vais le faire ici, si Moïse n'est pas l'inventeur de l'alphabet.

...

**LE DÉSERT DU SINAI
CREUSET DE L'ALPHABET**

...

celui d'Aménophis III et surtout celui d'Aménophis IV. Pour saisir les présomptions qui font coïncider l'avènement d'Aménophis IV avec la mort de Moïse, il faut se souvenir que ce pharaon est celui-là même qui a tenté une réforme en profondeur tant culturelle que religieuse de l'Égypte. Il s'agissait pour lui de travailler à l'unification d'un pays divisé en deux contrées, souvent en opposition : la Haute et la Basse-Égypte. Pour ramener les faits à l'essentiel, disons qu'Aménophis IV prit alors le nom d'Akhénaton (qui signifie le fils d'Aton) dans le but d'abaïsser le culte d'Amon au profit de celui d'Aton, dieu suprême et bon dont le lieu de culte était la ville d'El Amarna. La tentative d'Akhénaton échoua et son successeur, Tout-Ank-Amon, rétablit à Thèbes le terrible ordre sacerdotal polythéiste antérieur.

D'autant plus qu'à quelques années près les dates coïncident, il était difficile de ne pas rapprocher les deux seules expériences jamais tentées dans la haute antiquité d'établir le monothéisme et d'émettre l'hypothèse que l'entreprise réussie de Moïse a influencé celle, avortée du pharaon. Du même coup se trouverait expliqué le fait que, disposant de l'alphabet, les Égyptiens ne l'ont pas utilisé. Opter pour ce mode d'écriture par trop associé à Israël eût été risquer de compromettre l'établissement d'Aton au détriment de Yahvé ce qui, sachant l'hostilité des Égyptiens à l'endroit des Habirou (ou Hébreux), eût bien été le comble.

Le propos n'est pas de trancher en faveur de telle ou telle de ces trois hypothèses. Il est bien plutôt d'inverser la question et d'attirer l'attention sur le fait qu'à supposer que la seconde des hypothèses soit la bonne, elle fournirait un nouvel argument en faveur de ceux qui voient dans les Hébreux le premier peuple à faire un usage systématique de l'alphabet. Dès lors, on pourrait inférer que si les tenants de la religion d'Aton ont, eux aussi, fait appel à l'alphabet, ce qu'attestent les textes en hiéroglyphes alphabétiques découverts non pas seulement dans le Sinaï mais

aussi ailleurs, en Égypte, sur des inscriptions datant généralement d'une période plus tardive, c'est parce que, comme les Hébreux, ils ont saisi qu'il n'était pas de meilleur moyen que ce système pour établir une relation d'intimité avec un dieu. Pendant cette période, tout se serait donc passé comme si Hébreux et Égyptiens, avaient saisi que, décharnés par une même misère, cette forme particulière du langage qui le réduit à sa plus simple expression, était la plus adéquate à la formulation des cris de la foi. Et si en effet, rien ne valait l'alphabet pour rendre compte de la fusion de l'être dans le Verbe ?

On sait parfaitement que, tant en Égypte que dans les pays cananéens, apanage des scribes, l'écriture était l'occasion de jeux aux combinaisons rendues à dessein toujours plus complexes. Il s'agissait là d'un excellent moyen pour enfermer le savoir et, par là même, de mettre l'écriture aux seuls services des pouvoirs religieux et séculier. Sans doute le système alphabétique était-il, lui aussi, une sorte de jeu. Mais il était surtout un système infiniment plus simple que celui des premiers Sémites. Dès lors, à la portée d'un plus grand nombre, il ne pouvait plus convenir à conforter une caste dans son pouvoir et réalisait, au contraire, une indéniable démocratisation de la connaissance religieuse en même temps qu'une vulgarisation de l'écriture. Yahvé convie son peuple à L'entendre, à Le comprendre, à obtempérer à Ses commandements *au pied de la lettre*. Elle est saisissante cette époque qui voit l'alphabet, la religion monothéiste et la démocratie apparaître ensemble, à la faveur d'un même message divin. Il est curieux que, de nos jours encore, soit si peu évoqué cet aspect du message de la *Torah*. La seule raison qui pourrait expliquer cet ostracisme vient de ce que, sans doute plus ou moins consciemment, on a emboîté le pas à ceux qui, rivaux du Texte, ont saisi combien la légèreté et l'efficacité de son mode de transmission en faisaient un concurrent redoutable.

À supposer qu'on ait suivi le raisonnement jusqu'au point où nous en sommes, on reconnaîtra que s'explique davantage l'hostilité du pharaon à l'égard d'Israël. Il était tout de même étrange cet acharnement qu'il mettait à poursuivre les descendants de Benjamin grâce à qui, pourtant, l'Égypte avait échappé à la famine ; ces hommes et ces femmes qu'il avait à sa merci et dont il avait fait un peuple d'esclaves. Sans doute y avait-il eu les sept plaies d'Égypte. Précisément, à elles seules, elles justifiaient qu'on laissât ce peuple maudit s'enfuir. Et si cette haine provenait de cette affaire d'alphabet qui, pour le pharaon, se traduisait par la perte d'une forme déterminante de son pouvoir : celle qu'il détenait du fait qu'il était, par prêtres et scribes interposés, le maître de l'écriture hiéroglyphique ? Ayant lui aussi inventé l'alphabet, pressentant les dangers que son emploi risquait de lui faire encourir, le roi s'était donc empressé... de ne pas l'utiliser. Sans doute, pour nous qui sommes toujours enclins à voir l'humanité s'efforcer vers un mieux, éprouvons-nous quelque difficulté à imaginer que les hommes aient pu se refuser, ne serait-ce qu'à reconnaître un progrès de cette importance. S'étonner, c'est ne pas saisir l'enjeu que représentait l'alphabet pour le pharaon.

Ici, il n'est pas inutile de rappeler ce que, dans *le Phèdre*, Platon rapporte et qui a trait à l'invention *des lettres*, attribuées parmi d'autres trouvailles à la divinité égyptienne précisément, nommée Theuth. Venant vanter les mérites de ses découvertes au roi Thamous, parvenu à ce qui a donc tout l'air de concerner l'alphabet – et non pas l'écriture comme on l'a trop souvent prétendu –, voici ce qu'aux dires de Platon, Theuth avance : *« Voilà la connaissance, Ô roi, qui procurera aux Égyptiens plus de science et plus de souvenir ; car le défaut de mémoire et le manque de science ont trouvé leur remède. »* À quoi le roi répondit : *« Ô Theuth, découvreur d'arts sans rival, autre est celui qui est capable de mettre au jour les procédés d'un art,*

autre celui qui l'est d'apprécier quel en est le lot de dommage ou d'utilité pour les hommes appelés à s'en servir. Et voilà maintenant que toi, en ta qualité de père des lettres de l'écriture, tu te plais à doter ton enfant d'un pouvoir contraire à celui qu'il possède. Car cette invention, en dispensant les hommes d'exercer leur mémoire, produira l'oubli dans l'âme de ceux qui en auront acquis la connaissance; en tant que confiant dans l'écriture, ils chercheront au dehors, grâce à des caractères étrangers, non point au-dedans et grâce à eux-mêmes le moyen de se ressouvenir. En conséquence, ce n'est pas pour la mémoire, c'est plutôt pour la procédure du ressouvenir que tu as trouvé un remède. Quant à la science, c'en est l'illusion, non la réalité que tu procures à tes élèves. Lorsqu'en effet, avec toi, ils auront réussi sans enseignement à se pourvoir une information abondante, ils se croiront compétents en une quantité de choses alors qu'ils sont, dans la plupart, incompétents, insupportables, en outre dans leur commerce parce que, au lieu d'être savants, c'est, savants d'illusions qu'ils sont devenus. »

En faisant allusion à la relation que le pharaon établit entre l'écriture et son pouvoir, relation que l'invention de l'alphabet risque de lui faire perdre, il n'est pas question d'insinuer qu'Israël la méconnaît. Ainsi, dans Samuel, au moment de l'histoire de David, un épisode met l'accent sur cette vérité. Il y est question d'une missive, dont le porteur ne doit pas connaître la teneur. La lettre en question est rédigée par David à l'adresse de son général, Joab, et lui demande d'exposer le messenger, Uri, en un lieu de la bataille où il doit trouver la mort. Le brave général Joab répondra à son maître non par une lettre mais par un messenger qui racontera la mort d'Uri et tous les faits de la bataille.

Parce qu'il marque le moment de la naissance de l'individu à soi-même, il faut s'attarder sur cette apparition de l'alphabet. Subitement capable d'associer les sons à des signes, on s' imagine chaque individu persuadé qu'il est devenu l'égal d'un

dieu ; d'un dieu avec lequel, d'ailleurs, il converse. Jusqu'alors ce genre de relation était inconcevable. Seule l'humiliation, la soumission aveugle, répondaient de la relation du dieu à sa créature. *A contrario*, cette fois, dans le même temps où, grâce aux lettres, le lecteur reconnaît magiquement les mots, il se reconnaît aussi lui-même et, dans une brume de conscience qu'il ne cherche pas à dissiper, s'attribue une emprise sur le monde. Reste que, puisque la langue n'est qu'un squelette consonantique, latitude est laissée à tous ceux qui s'y réfèrent de chanter Yahvé à sa manière. Il y a là source d'une création, voire d'un pouvoir quasi magique. Si on se perd dans une psalmodie, on s'y sauve aussi.

Un fait d'histoire contribue à renforcer la thèse d'une interrelation entre les civilisations égyptienne et phénicienne: l'existence à Byblos (« écorce de papyrus » en sémite) d'un port de commerce important qui entretenait d'étroites relations avec l'Égypte. Byblos était une colonie égyptienne en Phénicie et, dès le III^e millénaire, elle joua un rôle important dans le développement économique de l'Égypte pharaonique. Or, au II^e millénaire, celui qui nous intéresse entre tous puisqu'il a vu la naissance de l'alphabet, le roi de Byblos est un fonctionnaire égyptien, quelquefois même, un Égyptien de naissance. C'est au XIII^e siècle avant Jésus-christ, que les scribes de Byblos décidèrent de simplifier leur écriture syllabique tachyque – hiératique archaïque de cent vingt signes – et de la ramener à un ensemble consonantique de vingt-deux signes. C'est cet alphabet-là qu'on a appelé l'alphabet de Byblos, ou encore alphabet du tombeau du roi Ahiram. Pourquoi ne pas imaginer qu'au retour du Sinaï, les Hébreux l'aient apporté à Biblos ? Sous prétexte qu'on n'est pas parvenu à déchiffrer les graffitis des Sémites qui travaillaient pour les Égyptiens avant l'époque d'Ahiram, on a vite abandonné l'idée de cette filiation. On en

...

...

opinion sur ce point controversé entre tous de la relation de notre alphabet à celui dit proto-sinaïtique des Égyptiens du II^e millénaire avant Jésus-Christ. « *C'est vrai, dit-il, l'écriture égyptienne dispose bien d'un alphabet de vingt-quatre consonnes mais elle n'a jamais pu se simplifier ; elle a renoncé à l'emploi ni des idéogrammes ni des déterminatifs ni des signes correspondant à des syllabes complexes.* » En somme, si elle aboutit à la consonne isolée, c'est comme Monsieur Jourdain faisait de la prose : sans s'en douter. Est-ce à dire que les Égyptiens ont une antériorité sur les écritures consonantiques phéniciennes, se demande Février ? « *C'est une vue séduisante qu'il ne faut pas exclure a priori, répond-il, mais à laquelle les faits n'ont pas encore apporté de confirmation décisive. En tous les cas, on ne saurait parler d'un simple emprunt par les Phéniciens des signes égyptiens exprimant des consonnes. La plupart de ces signes n'ont, en effet, aucune ressemblance avec les lettres phéniciennes correspondantes.* » Puis, Février fait un sort à l'hypothèse de Gardiner, lequel a cru pouvoir lire le mot *Baalat* qui est le nom de la grande déesse phénicienne, écrit en proto-sinaïtique et désignant, en réalité, la déesse égyptienne Hathor. À supposer que Gardiner ait eu raison, on se trouverait donc en présence d'une sorte de principe acrophonique transposé. Parce que, dans les langues sémitiques, pour exprimer B, par exemple, on dessine une maison, laquelle se dit *BOYT* et que la première consonne de ce mot est un B, le dessin d'une maison aurait été emprunté aux hiéroglyphes égyptiens. Cette interprétation a été contestée. J. Lébovitch a même remis en cause la version selon laquelle cette écriture a servi à noter une langue sémitique. D'autres, tel Jean Mallon, ont essayé d'établir un lien entre l'égyptien et le phénicien: en vain.

Que penser de tout ceci ? Plusieurs remarques viennent à l'esprit. D'abord, celle-ci qu'en fait d'écriture, on n'est pas à la

IDENTITÉ ENTRE LES IDÉO-PHONOGRAMMES DU SINAÏ ET LES SYMBOLES DE L'HÉBREU CARRÉ

(Léon Benvéniste, *L'alphabet est né au Sinaï*)

nom de la lettre	morphogramme hébreu : Initiale	idéo-phonogramme : du Sinaï -1.150	symbole de l' : hébreu carré
	: א	:	: BOEUF
אֵלֶפֶת	: A leph = boeuf	: A lph	: BOEUF
	: ב	:	: MAISON
בֵּית	: B eth = maison	: B eth	: MAISON
	: ג	:	: CHAMEAU
גִּמְלוֹת	: G imel = chameau	: G aml=cou du chameau	: CHAMEAU
	: ד	:	: MANELLE
דַּלְתוֹת	: D aleth=battant de porte	: D aith pour	: MANELLE
	: ד (adeth)=mamelles	: D adt=manelle	: MANELLE
	: ה	:	: SOUFFLE
הֶהָרִים	: H é = hé :	: H é	: SOUFFLE
	: ו	:	: CROCHET
וַיִּבְרָא	: W av.V av=crochet	: V av	: CROCHET
	: ז	:	: ARME
זֶרֶךְ	: Z ain = arme	: Z ain = flèche	: ARME
	: ח	:	: FLECHE
חֲסִים	: H eth = clôture	: H et	: CLÔTURE
	: ט	:	: BOUCLIER
טֵלַע	: T eth = serpent & bouclier	: T et	: BOUCLIER
	: י	:	: MAIN
יָדַי	: Y od = main	: Y od=avant bras et main	: MAIN
	: כ	:	: PAUME
כַּף	: K aph= creux de la main	: K aph	: PAUME
	: ל	:	: AIGUILLON
לֶמַד	: L amed=aiguillon	: L amd	: AIGUILLON
	: מ	:	: EAU
מַיִם	: M em = eau	: M em	: EAU
	: נ	:	: POISSON
נִיזַן	: N oun = poisson = "/serpent	: N un	: "/SERPENT
	: ע	:	: APPUI-BÂTON
עֲמֻקָּה	: S amekh = appui	: S emk= arbre	: APPUI-BÂTON
	: פ	:	: OEIL
פִּי	: A ïn = oeil	: A ïn	: OEIL
	: ק	:	: BOUCHE
קַיִם	: P é = bouche	: P é	: BOUCHE
	: ק	:	: BOUCHE
	: ש	:	: HAMEÇON
שָׂרָף	: S adé =tête d'harpon	: S adé=chainon d'ancre	: HAMEÇON
	: ש	:	: HAMEÇON
שָׂרָף	: Q oph= sige	: Q oph	: HACHETOIR
	: ר	:	: HACHETOIR
רֶשֶׁת	: R osh = tête	: R esh	: TÊTE
	: ש	:	: TÊTE
	: ש	:	: TÊTE
שֵׁן	: S hin =dent (incisive)	: S hin = dent, puis in = arc	: ARC
	: ש	:	: ARC
	: ת	:	: MARQUE
תָּבַח	: T av = marque	: T av	: MARQUE

traîne de ce qu'on invente. Autrement dit, faute d'avoir consciemment découvert ce qu'on a trouvé, une invention reste... lettre morte. Ensuite et cette seconde remarque fait corps avec la première, la trouvaille peut donc se réduire à la constatation qu'elle a déjà été faite. Enfin et surtout, que si Février s'attarde sur une hypothétique relation entre l'alphabet proto-sinaïtique et l'écriture phénicienne, il n'en oublie pas moins que l'hébreu est une langue sémitique, précisément et de la confronter aux hiéroglyphes alphabétiques du Sinaï. Pour surprenant qu'il soit, on ne saurait expliquer cet oubli que parce que, depuis trop longtemps, l'alphabet phénicien, qui est aussi l'ancêtre du nôtre, est considéré à tort comme le premier de tous. Dans un opuscule publié en 1976 et intitulé *L'alphabet est né au Sinaï*³, titre placé dans un cartouche évoquant par sa forme les Tables de la Loi, un certain Léon Benveniste a carrément défendu l'opinion selon laquelle les Hébreux seraient les inventeurs de l'alphabet. « *Ma thèse, écrit-il d'entrée de jeu, a pour but de prouver l'origine de l'alphabet dans les idéophonogrammes du Sinaï et de démontrer leur évolution dans l'hébreu biblique. Elle révèle du même coup la persistance d'une idéographie sous-jacente dans de nombreuses racines hébraïques.* » A l'appui de ses dires, Benveniste cite les travaux d'un autre inconnu, Charles Marston qui, dans *La Bible dit vrai*⁴ a cette phrase: « *il semble logique d'accorder aux Israélites, avant les Phéniciens, des titres à l'introduction de l'alphabet* ». Malheureusement pour le point de vue que ces hébraïsants adoptent, sans doute parfaitement justifié, ce linguiste n'est pas plus rigoureux que son mentor. Comme lui, il a l'habitude de déclarer incontestables les points de départ de ses démonstrations alors qu'il n'apporte pas la preuve de leur bien-fondé. Il ne lui est

3 Sans édition. Dépôt légal, 4^e trimestre 1967 B.N. f. x 330.

4 Sir Charles Marston. Sans éditeur.

alors plus guère difficile d'affirmer ce qu'il veut. Par exemple, que « *l'alphabet cunéiforme ugaritique de Ras Shamra remonte à – 1400 environ et qu'il est postérieur d'un demi-siècle au sinaïtique dont il a certainement bénéficié de l'expérience alphabétique* ». À combien Benveniste évalue-t-il son *environ* ? La question est d'autant plus importante que dans l'hypothèse qu'il propose, il ne laisse qu'une marge de moins de cinquante ans. Franchement, pour juger d'un moment situé dans le II^e millénaire avant Jésus-Christ, c'est bien peu ! Et puis ce *certainement* manque de sérieux. Il affirme aussi que « *la mise au point définitive de l'alphabet a pu être faite par Moïse lui-même assisté de quelques Lévités lettrés. L'ex-prince d'Égypte, initié des scribes, instruit de la sagesse des clercs, gendre du prêtre Mydianite Jethro⁵ et ayant eu de nombreux contacts avec les royautés rivales était tout qualifié pour, avec un jeu minimum d'hiéroglyphes égyptiens, imaginer réaliser un alphabet où le dessin utile s'est abrégé en un caractère linéaire ou cursif dont il revêt la forme avec apport du son vocal extrait de l'initiale du nom sémite de l'objet schématisé. Ces signes, réduits à l'essentiel, auraient pu avoir une vie éphémère dans l'histoire de l'écriture mais l'inspiration monothéiste les a sublimés.* » C'est superficiel. À l'appui de ce qu'il avance, Benveniste a tout de même un argument, celui qui consiste à comparer les graphies de certains hiéroglyphes avec celles des caractères de l'hébreu carré. Si ceux-ci ont toujours paru rébarbatifs aux profanes, ce dont, dit-il, « *l'expression c'est de l'Hébreu rend compte* », c'est que la forme des lettres, leur lecture de droite à gauche, les mystères qui les entourent et que codifie la Kabbale, nous mettent en présence de notre ignorance quant à certaines don-

5 « *Moïse faisait paître le petit bétail de Jethro, son beau-père, le prêtre de Madian* » (*Exode*, 3.1). Jethro porte parfois le nom de Raguel.

nées premières relatives au passé comme au présent et peut-être même à l'avenir de l'humanité.

Mais alors, de quels hiéroglyphes s'agit-il et comparés à quel caractères ? Avant de répondre à cette question, réglons d'abord l'affaire du sens de droite à gauche de l'écriture hébraïque. Sur ce point, Benveniste opte pour la thèse de Fabre d'Olivet. D'après ce dernier, les Sémites ont d'abord été des Sudéens chez qui les prêtres scribes se tournaient vers le sud pour graver dans de la pierre des caractères sacrés. Pourquoi le sud ? Parce que d'après une coutume très ancienne, l'Éternel résidait dans le désert du sud. La secte des Karaïtes a conservé cette croyance jusqu'à nos jours. Dans cette posture, la main du graveur devait se diriger vers le soleil levant, l'orient, en se déplaçant vers l'est et donc, de droite à gauche... Ce culte rendu au sud coïncidait donc avec le fait que l'ombre portée du stylet sur la surface gravée ne gênait pas le scripteur dans l'exercice de son art. Benveniste voit une continuation de ce qu'il avance dans le fait que les corps inhumés de la communauté juive essénienne de Quirbêt-Qoumram, près de la mer Morte, l'ont été la tête au midi.

Revenons au rapprochement des hiéroglyphes et des caractères hébraïques. Bien que le postulat d'une origine hébraïco-égyptienne de l'alphabet une fois admis – et Benveniste n'est pas le premier à l'avoir fait –, l'idée de rapprocher les signes-images égyptiens des premiers tracés des lettres hébraïques s'impose, c'est là que se trouve l'essentiel de l'originalité de la recherche de Benveniste. Après avoir évoqué « *le très vieux fonds de pictographie autonome des lettres* », notre savant parle de « *signes-dessins* » devenant des « *monogrammes à teneur idéographique* » suggérés par ces signes assemblés en mots. C'est peut-être un peu abstrait. On peut expliquer les choses plus simplement en disant qu'au lieu d'aller de l'image hiéroglyphique à la lettre, Benveniste a

...

...

fameux alphabet phénicien sensé être le père de tous les autres ? Sous prétexte qu'il est le seul à avoir donné naissance à une écriture littérale, une écriture capable de rendre les voyelles aussi bien que les consonnes, par on ne sait quelle aberration, on se persuade qu'il est l'ancêtre de tous les autres. Pour spécieux que soit le raisonnement, il a prévalu sur le sérieux d'une argumentation historique étayée. Et pourtant : on aurait tort de croire, sans plus d'examen, que les Phéniciens ont inventé l'alphabet. Malgré leurs imperfections, les alphabets sémitiques nous sont parvenus à peine modifiés, ce qui, d'une certaine façon, prouve leur supériorité sur ceux de la lignée phénicienne qui, eux, soit ont disparu, soit se sont profondément transformés. Malgré son adéquation au langage, un alphabet pourvu de voyelles n'est-il pas un alphabet miné par un excès de subtilités phoniques ? Si tel était bien le cas, les réticences, voire les sévérités des théologies hébraïque et coranique à l'égard de ceux qui, périodiquement, ont proposé un réaménagement de l'alphabet, se trouveraient justifiées.

À l'appui de la thèse en faveur d'une invention de l'alphabet sous une forme hébraïsante plutôt que phénicienne, on peut encore avancer le fait que l'influence de la Syrie où l'écriture cunéiforme était prépondérante, est un bien mauvais terrain pour une telle découverte. Selon toute probabilité, on pense qu'elle fut plutôt due à un peuple ouest sémitique n'habitant pas la Syrie mais en un lieu où son influence était largement contrebalancée par celle des Égyptiens. Ainsi, pourquoi les Hébreux n'en seraient-ils pas les artisans pendant leur séjour au pays de Gessen – il s'agit de la région dans le delta oriental, entre Zagazig et l'entrée du Wady Tournilat – ? Or, c'est là justement, au cœur du pays des Juifs, que se sont installés les émigrants de Canaan, placés sous la houlette de Joseph. Sans doute est-il vrai qu'on n'a pas trouvé d'inscriptions sinon en hébreu carré du moins pouvant se rattacher au tracé de l'écriture hébraïque anté-

rieurement à l'inscription de Arâq El Emir, laquelle remonte tout au plus au milieu de troisième siècle avant Jésus-christ. Il s'agit d'une gravure ne portant que cinq lettres : T W B Y H, lesquelles signifient TOBIE. L'inscription se trouve à l'entrée d'une grande caverne, en Transjordanie, à l'est d'Es-Salt. Simple découverte, il est permis d'imaginer qu'à partir du point de vue développé ici, une étude de type structuraliste pourrait en susciter d'autres, ne fût-ce qu'à partir de l'iconographie épigraphique existante. À moins que les Hébreux, cherchant à dissimuler leur trouvaille, aient travaillé à sa disparition. L'hypothèse est d'autant plus fondée que la destruction des Tables de la Loi, par Moïse lui-même, semble aller dans ce sens. L'épisode signifie bien cela que, puisqu'Israël avait trahi la Parole, il avait à la reconquérir. Chacun n'a-t-il pas dans l'Israël d'aujourd'hui à réécrire pour soi seul son *Sefer Torah* ? Ici, l'absence de toute trace est non seulement signifiante mais aussi, lourde de sens.

La Massore, toujours écrite en cursive rabbinique, fait très souvent l'objet de mises en calligrammes du texte, lequel est transcrit en micro-écriture, témoignant d'une prouesse qui n'a son équivalent dans aucune autre langue. Le fait est d'autant plus surprenant qu'au même titre que l'Islam, le Judaïsme est, en principe, iconoclaste. Les injonctions sont nombreuses dans la Bible qui proscrivent « *le dessin d'aucune sorte d'images* ». Pourquoi cet interdit ? La réponse à cette question entraînerait trop loin, loin en tous les cas, du sujet de l'alphabet. Disons seulement qu'on a beaucoup affirmé, dans le monde hébreu comme dans le monde arabe, que la première raison est que, seul Dieu est capable de créer des figures et que prétendre qu'on le pourrait, serait rivaliser avec Lui. Il est une autre raison qu'on n'évoque pas, c'est qu'après avoir extrait leurs langues des images, Hébreux et Arabes entendent marquer la pré-excellence de l'écriture alphabétique sur les hiéroglyphes et les picto-

grammes. Autrement dit, dès lors qu'on attribue à Yahvé *l'invention* de l'alphabet, on ne saurait que proscrire toute velléité de retour à une autre forme d'écriture.

C'est au XII^e siècle, en Allemagne, qu'a commencé à se développer le grand art des manuscrits hébreux micro-graphiques. À ce sujet, dans son *Sefer Hasidim*, Judah ben Samuel he-Hasid de Ratisbonne, considéré comme un des grands maîtres de la kabbale naissante, en conformité avec la règle implicite en la matière, écrit : « *Celui qui emploie un copiste pour écrire les vingt-quatre livres ne le fera qu'à la condition que le scribe ne donnera pas aux notes massorétiques la forme d'oiseaux, d'animaux ou de choses semblables.* » En dépit de l'ordre prescrit, et aussi du fait que cette mise en images rendait très difficile la lecture, les copistes ne se sont pas faits faute, non seulement d'agrémenter leurs manuscrits d'*images écrites* mais de concevoir leurs mises en pages en fonction de cette forme-là de *copie*. Est-ce à dire que, sous l'empire d'une impulsion irrésistible, même quand ils usaient de l'alphabet, ces hommes ne pouvaient qu'en revenir à la forme première de l'écriture ? Peut-être, mais il y avait aussi cela que, comme dans le monde islamique, il ne fallait pas prendre l'interdit au pied de la lettre. De la même manière, si les *Bismalah* sont prétexte à une si belle et si abondante iconographie, c'est parce que les représentations qu'elles commentent l'ont été par référence à la Parole du Prophète. Alors, non seulement elles ne sont pas prosrites mais, parce qu'elles apportent une preuve par l'image d'une juste référence du verset coranique au réel, elles sont même suscitées. Peut-être il est vrai, sous l'influence islamique précisément, Profiat Duran, un érudit juif de l'Espagne du XV^e siècle, les prône-t-il, convaincu qu'il est que « *la contemplation et l'étude de formes plaisantes, de belles images et de dessins élargit et stimule l'esprit et renforce ses facultés.* » Il ajoute plus loin :

« de même que Dieu a voulu embellir son saint-lieu d'or, d'argent, de bijoux et de pierres précieuses, ainsi devrait-il en être de ses livres sacrés. »⁷ Il est vrai cependant que là où Duran diffère des prescriptions de la théologie musulmane, c'est qu'il ne spécifie pas que les images à la création desquelles il incite à s'inspirer doivent avoir pour sujet la mise en illustration du Texte. Reste que, dans l'ensemble, toute l'iconographie médiévale fait directement référence à la Bible de sorte qu'on a tout lieu de penser que c'est là un fait d'évidence sur lequel, parce qu'il va de soi, point n'était besoin d'insister. Curieusement aussi, et sans que, non plus, rien n'ait été stipulé à cet égard, seule la représentation de Dieu est absente de l'iconographie des livres hébraïques ; une main ou des rayons faisant allusion à Sa présence.

On s'accorde à voir dans les notes massorétiques des Bibles allemandes médiévales, les modèles les plus achevés de cet art. Plusieurs des scènes du Texte biblique ont été ainsi mises en calligrammes et calligraphiées. C'est souvent le cas pour le sacrifice d'Isaac ou l'épisode de Jonas avalé par la baleine. Vraiment, faudrait-il voir dans ce penchant des scribes hébreux pour les images, un retour aux sources de leur langue ? Écrivant hébreu, serait-on comme fatalement conduit à retourner aux hiéroglyphes ? On peut l'admettre bien qu'il soit difficile de le prouver. D'abord, c'est tout naturellement qu'un copiste pourvu de tant soit peu de personnalité, se laisse entraîner à la mise en images de scènes bibliques. D'autre part, il n'est guère d'écriture qui n'ait été le prétexte à calligrammes. On peut citer, outre l'arabe, le grec, singulièrement pendant la période alexandrine, les langues latines depuis l'époque médiévale, le cyrillique surtout avec les artistes de l'Avant-Garde Historique. Il y a cepen-

7 Cité par Joseph Gutmann. Traduit par Michel Garel, Manuscrits hébreux. éd. du Chêne, 1978.

dant un fait qui semble attester qu'il y a tout de même dans le cas de l'écriture hébraïque, plutôt qu'une attirance plus forte qu'ailleurs, un désir de revenir à une écriture d'image. Il s'agit de la découverte dans la synagogue de Doura-Europos, en Syrie, de peintures du III^e siècle représentant la femme de Pharaon sur les bords du Nil, au moment où elle vient de repêcher Moïse tout enfant, abandonné dans un panier allant au fil de l'eau. À ce sujet, Joseph Gutmann parle « *d'un motif iconographique qui semble avoir survécu pendant un millier d'années pour réapparaître au XIV^e siècle dans les manuscrits hébreux espagnols et qui a servi à démontrer l'existence de cycles de manuscrits juifs illustrés dans l'Antiquité.* » Si ce document méritait qu'on lui fasse un sort, c'est à cause de son sujet. S'il a été si longtemps et si souvent choisi par les auteurs d'ouvrages enluminés, c'est parce que c'est à Moïse que les Hébreux étaient redevables de l'écriture alphabétique et, par son entremise, de leur salut. Pourquoi la naissance de Moïse et non un autre épisode de sa vie, par exemple, le moment où il reçoit les Tables de la Loi ? Parce que, dans l'occasion, la naissance du patriarche répond de celle de l'écriture alphabétique; la mise en image, elle, disant le lieu et aussi le mode de la découverte, savoir le recours à un jeu de pictogrammes.

À la faveur d'une des analyses les plus fines qu'il ait produites, traitant des noms propres chez Proust, Roland Barthes⁸ évoque la manière dont, sous une forme concrète, les choses conditionnent les mots qui les disent. Dans ce texte, évoluant à la surface du langage, en l'occurrence celui de la *Recherche*, en véritable sourcier, Barthes parvient à découvrir l'image qui sourd sous le nom propre et, par extension

8 Roland Barthes. *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957.

MOÏSE DÉCOUVREUR DE L'ALPHABET

...

...

Élohim dit : « *Qu'il y ait de la lumière* » et la lumière fut. En somme, et pour prendre le Texte au pied de la lettre, lors même qu'elles s'élaborent, les données du monde sont inversées. Le monde est donc le phylactère du langage et non pas l'inverse. Non seulement il n'y a pas là absurdité, mais cette relation entre le langage et le monde établit tout le judaïsme en raison. Dieu est le Texte ou, si l'on veut, le Livre, ou bien encore la Loi, ce qui a pour corollaire de faire du Livre la religion. Tout étant écrit, pour avoir l'explication du monde, il n'est que de se référer à la *Torah*. Oui, tout est là : il s'agit de revenir à la Parole, au monde tel qu'il était dans la conscience qu'Élohim en avait au moment de le créer.

Un exemple est à citer ici, un exemple à choisir entre tous, c'est celui du mot *Israël*. En hébreu, *Yisrâ'ël* est rattaché au verbe *sârâh*, *combattre* et a pour sens *Dieu combattra* ? En d'autres termes, on n'est capable d'entendre le sens du Texte dans toute son étendue que si, aidé en cela par la connaissance de la langue elle-même dans toutes ses ressources, on est en mesure de lire aussi en deçà de ce qu'elle signifie. Ainsi et l'étymologie le confirmerait, serait-on fondé à se représenter la langue de la *Torah* non seulement comme à peine émergée de la phonie, mais comme sans cesse incitée à un retour à l'allure soi-disant indéchiffrable du langage divin duquel elle est issue. Lisant la *Torah*, on parlerait donc la langue en Dieu ? Sans doute et de manière d'autant plus évidente que lorsque ses rédacteurs ne parlent pas en Son Nom, Dieu même est mis en scène et parle par leurs bouches. Les prophètes ne sont que les transmetteurs du langage divin. Au reste, si ces mêmes rédacteurs n'étaient pas parvenus à ce même résultat, le Livre ne serait pas ce qu'il est. C'est là une affaire de pure et simple logique théologique.

Reprenant le point de vue platonicien, Jean-Jacques Rousseau prétend qu'il est impossible que les langues aient pu naître de moyens purement humains. « *Celui qui voulut que l'homme*

*fût sociable, toucha du doigt l'axe du globe, dit-il, et l'inclina sur l'axe de l'univers. »*¹ Quoique équivoque, cette formule dit bien cette relation entre la naissance du monde et le sens tel qu'il ressort du langage. Dans la *Bible*, on oublie que l'un ne va pas sans l'autre et que, parlant, nous ne faisons que confirmer Dieu dans Sa puissance. On dira, Dieu parle et la *Bible* est un écrit Soit. Mais quel est le langage qui n'est d'abord, du moins dans le coeur et l'esprit de celui qui le profère, un écrit? Mais celui-ci sous-tend la voix, en constitue la trame et cela, d'autant plus qu'on est habité par ce qu'on dit. La preuve en est cette façon que nous avons de ronronner dans ce que nous disons. Or, s'il en est un qui s'est laissé griser par ce qu'il disait, c'est bien Yahvé. Il parle par paraboles, par sentences, lesquelles apparaissent comme des ciselures du langage. Dans *La Grammatologie*, Derrida dit que « *l'écriture est l'architecture du langage* ». Il parle même d'une « *archiécriture* » qui conditionnerait entièrement la parole, d'une écriture originelle à l'intérieur de la voix. Et si la *Torah* était précisément cette écriture première ?

Pour comprendre le processus qui opère avec le Texte, il faut se référer encore à Rousseau qui dit bien : « *Nos langues occidentales valent mieux écrites que parlées et on nous lit avec plus de plaisir qu'on ne nous écoute. Au contraire, les langues orientales écrites perdent leur vie et leur chaleur ; le sens n'est qu'à moitié dans les mots, toute sa force est dans les accents. Juger du génie des orientaux par leurs livres, c'est vouloir peindre un homme sur son cadavre.* » En d'autres termes, en même temps qu'il marquerait le passage du langage à l'écrit, le Livre des Hébreux témoignerait pour l'occidentalisation du peuple d'Israël, basculement que l'Histoire n'a cessé de confirmer. Plus encore : le Livre serait le produit non seulement de la

1 Chapitre IX : « Formation des langues méridionales ». *Essai sur l'origine des langues*

griserie consécutive à la découverte de l'écriture alphabétique, laquelle jubilation, à son tour, a donné naissance à Dieu même.

Un point est à évoquer ici, c'est l'importance que tiennent dans le Livre les généalogies des enfants d'Israël. Que, chaque fois, elles apparaissent comme des ritournelles, le Texte ne permet pas d'en douter. La même formule se retrouve au début de chaque paragraphe : *« pour les fils de Ruben, de Gad, de Juda, d'Issachar, leur généalogie est en fait d'après leurs familles, leurs maisons paternelles, en comptant les noms depuis l'âge de vingt ans et au-delà de tous ceux qui étaient bons pour la milice, les recensés de la tribu d'un tel furent tant... »* Ce leitmotiv situe même de manière équivoque le texte entre la musique et la littérature ; la *Torah* elle-même entre la poésie et la prose, étant entendu que par ces termes, il faut comprendre une sorte d'écriture hybride qui n'est qu'un balbutiement du sens en train de naître. L'étrange est que loin d'être fastidieuses ces énumérations sont la plupart du temps fascinantes. Ces mots ont beau ne rien nous dire, au sens où on prend généralement le terme, non seulement ils nous parlent mais, bavards, nous grisent de sens. Sans doute, l'explication est telle que, réduites à des sons, ces litanies nous introduisent à toutes les dérives. On dira : *« vous auriez raison si ces listes apparaissaient au début du Livre, mais elles surgissent un peu partout dans le Texte et quelquefois même à une époque relativement tardive comme, par exemple, dans Nombres. »* Cela prouve seulement que ces listes constituent des relais où le narrateur s'accorde au sens de Dieu en même temps qu'il puise des forces pour repartir. Après tout, pourquoi lui aussi, le langage n'aurait-il pas besoin d'un *la* ?

Les doublons du sens, eux aussi, confirment cette situation équivoque du Livre, entre la musique et le Texte. Parmi bien d'autres, comment ne pas citer le thème de la Terre Promise qui, avant que d'être l'argument de toute l'épopée de Moïse, l'a

été pour Abraham lequel, lui aussi, remonta d'Égypte en direction du Negeb ?

D'abord, les sons qui sortaient de la bouche étaient inarticulés, ce qui, pourtant, ne les empêchaient pas d'être pourvus d'un sens. Mieux, même : dans la mesure où elle contribuait à établir le ton de la légende, cette soi-disant absence de formes précises travaillait à l'établissement de l'adéquation du message. La poésie est l'auxiliaire de la prophétie à qui elle prête, non seulement son rythme mais encore son accompagnement et ses danses. À preuve ce qu'on lit dans Samuel: « *Dès ton entrée dans la ville, dit-il à Saül, tu rencontreras une bande de prophètes descendants du haut-lieu, ayant harpes, tambourins, flûtes et cithares. Ils seront en train de prophétiser. Alors, fondera sur toi l'esprit de Yahvé, tu prophétiseras avec eux et tu seras changé en un autre homme.* » Élisée, avant d'entrer en transes, réclame un *menaggen* (musicien) et « *dès que le musicien joua de la musique, la main de Yahvé fut sur lui.* » (Rois III, 15) De fait, dès lors qu'il est question de Yahvé, on ne voit pas de quelle meilleure articulation le langage pourrait être doté sinon par celle que lui confère la musique, laquelle, par excellence, introduit à l'ineffable. On sait alors pourquoi le peuple juif a eu, lui aussi, ses aèdes.

Un second fait, d'ailleurs en corrélation avec ce qui précède, milite en faveur de l'interrelation de Dieu et du langage, c'est sa fraîcheur. Les exemples ne manquent pas : « *Il advint que les fils d'Élohim s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles* », ou bien : « *il vint [Abraham] vers Hagar et elle conçut.* » Ce type de phrase deviendra l'unité de mesure du sens dans tout le Livre. Il donne une idée de ce qu'en matière littéraire, il faut entendre par la transparence. Rien n'empêche de tenir celle-ci pour la fusion dans l'être de Yahvé.

La *Genèse* est un dictionnaire de la langue hébraïque, un dictionnaire qui donne la définition des mots par référence aux noms propres lesquels renvoient à l'histoire du peuple d'Abra-

ham. Le nom de Juda qu'il faut relever entre beaucoup d'autres parce qu'il est celui qui donnera son nom au judaïsme, est significatif à cet égard. *Yehoudah* renvoie en effet à *Yodou-ka* qui signifie *te loueront*, allusion à la future suprématie de la tribu de Juda. De la même manière, tout au long du récit qui commence avec l'appel formulé par Jacob des soixante-dix familles qui tonnent le peuple, le récit s'articule à partir de leur nom de telle sorte que l'histoire d'Israël peut être ramenée à la confirmation du bien-fondé des attributions faites à chacun par Jacob et, par voie de conséquence, on saisit comment non seulement l'onomastie mais aussi le vocabulaire hébraïques se trouvent sans cesse investis d'un surcroît de sens.

De Moïse aussi, on peut dire que son nom – *Môsheh* –, qu'il fait référence à la destinée de l'homme. En hébreu, *meshîthu* veut dire : « *je l'ai tiré* », allusion à l'épisode bien connu de l'enfant abandonné sur le Nil dans une fragile nacelle et sauvé des eaux par la femme de Pharaon.

À peine Moïse est-il en relation avec Élohim, qu'entre eux se pose la question primordiale du langage. Moïse dit à Élohim : « *Voici que moi, j'arriverai vers les fils d'Israël et je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous ; et ils me diront : quel est son nom ? Que leur dirai-je ?* » Élohim répondit alors : « *JE SUIS QUI JE SUIS.* » Puis Il ajoute : « *Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous.* » On pensera peut-être que, de la part de Moïse, la question est d'autant plus singulière qu'il aurait dû connaître le nom d'Élohim. D'évidence, il le savait mais ce que le Texte précise avec cette réponse d'Élohim, c'est la relation de Son nom tout à la fois avec le langage et ce qui est. Jusqu'alors. Moïse n'avait pas compris dans quel étroit rapport dialectique, ontologique même, Élohim, le réel et le langage se trouvent. L'épisode du buisson ardent le lui fait saisir.

Dans la suite de l'entretien d'Élohim et de Moïse, il est

...

...

qu'il s'accompagne de celui d'une écriture. En effet, celle-ci n'est plus, comme le dit Platon, « *l'ombre portée de la parole* », mais partie prenante dans la constitution du langage. À elle seule l'originalité du système est telle qu'elle suffirait à justifier les embûches et, sans l'aide de Yahvé, jamais Moïse n'aurait pu s'en rendre maître. Et puis, il s'agissait aussi de confondre dans un même effort la conquête de la Parole et celle de l'alphabet. Schématiquement, on pourrait dire cela autrement et avancer qu'en même temps qu'il prononce son B.A. BA, Moïse énonce le mot AL.PHA.BET et le nom de YAH.VÉ. C'est parce que ces enseignements sont intimement mêlés qu'on en est venu à oublier à ce point, voire à gommer, la part que le divin y a prise. Seul, peut-être, Nietzsche s'en est souvenu qui critique féroce­ment la grammaire et la syntaxe dans lesquelles il discerne « *une forme déguisée du culte de la morale et, lointainement, une subtile résurgence de la théologie... La mort de Dieu, ajoute-t-il, c'est la mort du discours vrai et des règles du bien dire.* »

Comment expliquer la manière dont Moïse s'est finalement sorti de l'accumulation des difficultés inhérentes aux apprentis­sages de la langue, de l'écriture et de l'alphabet ? Voici la proposition quelque peu cocasse de Franciscus Mercurius, dans *Alphabeti vere naturalis hébraici brevissima delineatio*⁹. Cet auteur analyse là avec minutie le dessin de chaque lettre de l'alphabet hébreu et, à grands renforts de graphiques, en vient à démontrer que chaque lettre est le produit vu de profil, de la position de la langue au moment de l'émission du phonème qu'elle est le plus susceptible de conditionner. Le seul commentaire que Genette fait à propos de cette démonstration est que « *si certaines de ces positions laissent perplexe, il faut, sans doute, en accuser l'in-*

9 Publié en 1657. Étudié par G. Genette, cf. *Mimologies*, page 73, éd. du Seuil, 1976.

compétence du lecteur. » Une autre remarque qui peut être avancée, c'est celle-là que si Mercurius avait raison, d'une certaine façon la Bible l'aurait confirmée. Yahvé n'aurait pas donné aux lettres une forme arbitraire et, en leur attribuant le profil du palais au moment où la langue profère les sons de l'alphabet, il aurait rendu leur apprentissage plus aisé. Si, en effet, de telles *matres scripturae*, comme les appelle Genette, ont bel et bien existé, elles ont aussi eu l'avantage de constituer les intermédiaires qui manquaient, propres à nous faire saisir comment des hommes avaient pu établir une relation entre des sons et des signes. À y réfléchir, et c'est en quoi cette affaire de graphismes replacés dans l'axe de la prononciation aurait valeur de preuve, il n'existe pas de meilleur moyen d'aider à une conscience toujours plus aiguë de ce qu'on dit. Fût-ce mentalement, écrire en même temps qu'on parle, c'est penser deux fois à ce qu'on énonce. Dommage que Mercurius parvienne si peu à convaincre.

Il est inutile d'insister sur le fait que les calculs de Yahvé étaient bons et que le choix qu'Il a fait de Moïse était judicieux. L'arrivée d'Israël en Terre Promise et les Textes sont là pour l'attester. En revanche, ce sur quoi on a peu insisté, c'est sur les progrès accomplis par le Prophète. De cette constatation, il faut tirer cette autre que l'alphabet aidant, il n'est rien de tel comme de savoir quoi dire pour délier la langue. Mais, au fond quelles sont-elles ces fameuses Tables de la Loi ? Sont-ce vraiment des « *tables de pierre* » comme Yahvé les appelle, ajoutant qu'Il les a « écrites » ? Les a-t-Il vraiment écrites et dans ce cas, quelle est cette relation qui s'établit subitement entre l'oralité et l'écriture ?

D'abord il faut remarquer que Moïse monte seul sur le Sināï. Cette fois, Aaron n'est plus là pour l'assister. Et pourtant, le message à transmettre est complexe, à ce point même qu'à supposer qu'il n'ait pas reçu en partage l'outil nécessaire à cette transmission, il eût été incapable sinon de comprendre du moins de communiquer quoi que ce fût. Au reste, d'emblée, Yahvé fait

complaisamment étalage de vocabulaire comme si la rutilance de Son langage était, elle aussi, capable de répondre de Sa puissance. En d'autres termes, tout se passe comme si Yahvé avait trouvé bonne l'occasion de confondre en un même discours l'enseignement relatif à la manière de Le célébrer et l'apprentissage de ce en quoi consiste le langage. Si telle est bien la juste interprétation des faits, tout l'épisode permet d'assister à la célébration du sens.

Par l'expression « *incirconcis des lèvres* », il fallait donc entendre une allusion à l'« *invention* » de l'alphabet ? Sans doute peut-on montrer que du seul point de vue historique, il n'y a pas là d'impossibilité majeure. À quelques années près, les dates des apparitions de l'alphabet de Ras Shamra et de celui, hiéroglyphique, du Sinaï coïncident. Au demeurant, il est plausible que des Araméens, dans la langue de qui le premier alphabet phénicien a été formé, aient communiqué la trouvaille à leurs frères hébreux errant dans le désert et que ceux-ci l'aient transcrit en hiéroglyphes égyptiens. Mais il est plus significatif encore de relever qu'une fois le message de Yahvé perçu dans toute sa complexité, Moïse n'éprouve plus aucune difficulté à le transmettre. L'explication qui s'impose ne peut être que celle-ci : en même temps qu'Il a fait entrer son interlocuteur dans les arcanes de sa Loi, Il a articulé à ce point son langage qu'Il en a transmis au prophète l'ultime secret : sa décomposition en lettres. Du coup, Moïse ayant perçu la nature même de Dieu, sa voix s'est déliée et il a été en mesure de parler en Son nom. Cette interprétation emboîte le pas à la thèse historique, lui donnant même l'assise qui lui manquait. Alors la confrontation de l'Histoire et les circonstances de la naissance du langage alphabétique confirmeraient l'existence de Yahvé.

« *Quand Moïse descendit du Mont Sinaï, il avait, écrites de l'écriture d'Élohim, les deux Tables du Témoignage et il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait d'avoir parlé avec*

Lui. » Ce n'est pas la première fois que Moïse s'est entretenu avec Élohim, mais c'est la première où le Texte mentionne que Moïse sort de l'entretien « *rayonnant* ». Si le fait mérite d'être relevé, c'est parce qu'il confirme dans l'idée que la révélation, ici, n'est pas seulement celle de l'existence de Yahvé. D'ailleurs, dans l'occasion, il ne saurait s'agir que d'une confirmation. Il y a une autre raison : la subite saisie de ce en quoi l'alphabet consiste. Pourquoi y aurait-il là, pour Moïse, source d'enchantement ? Parce que, d'abord, on s'en souvient, il éprouvait quelque peine à se faire comprendre et il vit la découverte de l'alphabet comme une conquête de lui-même. Enfin, que l'alphabet lui ait été donné ou qu'il en ait lui-même formulé le principe, il vient de comprendre que les signes alphabétiques peuvent s'agencer à la façon d'un jeu. La constatation est pour lui la source d'une joie indicible. Quelle est l'invention qui ne repose sur une trouvaille ? Quelle est la trouvaille qui ne soit l'occasion du délire de l'illumination ? Il est tentant d'interpréter l'événement différemment du Texte et d'en attribuer le mérite à Moïse. Après tout, pourquoi pas Moïse plutôt que ce marin d'Ugarit (Ras Shamra) dont nous parlions tout à l'heure ? Dès lors, c'est tout naturellement que le Prophète serait transfiguré. L'impression d'extase qui est alors la sienne est telle qu'il en vient à ne plus même savoir s'il vit encore. La réussite littéraire fait de vous, du moins à vos propres yeux, plus qu'un homme, un familier... de Dieu.

Pour tout ce qui concerne le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*, on peut les tenir pour, l'alphabet à peine inventé, une exploitation de ses possibilités. La ritulance langagière qui s'y trouve étalée peut passer pour la plus accomplie des exploitations sémantiques. Oui, cette fois, Yahvé peut très logiquement être confondu au langage. Après la révélation du Sens faite à Moïse sur le Sinaï, l'errance est son approfondissement. Les mots sont ici placés dans une hiérarchie de valeurs marquée

par des termes tels que l'Arche du Témoignage, la Demeure, la Tente, l'Autel de l'Holocauste, la Draperie, le Rideau, le Tabernacle, le Candélabre, la Cuve, le Sabbat... qui sont pourvus d'une capitale. Au fur et à mesure que Yahvé chargera ces mots de sens, la fréquence de l'usage de ceux-ci augmentera et de proche en proche, le langage entier finira par s'écrire en majuscules. Au fur et à mesure que leur signification sera mieux perçue, les mots se replaceront dans la perspective divine ce dont leurs lettres capitales témoigneront. C'est ce processus qui motive l'existence de l'hébreu carré, écriture dépourvue de minuscules en laquelle doit être transcrit tout ce qui se réfère à Israël.

Cependant, tant sont nombreux et compliqués Ses préceptes et leur ordonnancement, on peut s'interroger sur le fait de savoir si, vraiment, Yahvé a édicté toutes ces lois avec autant de précision. Au début, on s'en souvient, Il ne parlait guère que par paraboles et on éprouvait d'autant plus la force de son langage qu'Il maniait la litote en maître. Cette fois, il a choisi de donner de Lui une autre image, tout aussi belle que la première mais dans un autre registre. Comment dire cela sans citer un passage plus qu'un autre ? Cela a d'abord ronflé comme un feu sourd et puis s'est embrasé tandis que la beauté montait de la profondeur des mots. Désormais on ne comprend pas mais on sent et le propos finit par vous envahir. Alors, parce que cette splendeur est devenue une incantation, on croit, quand bien même ne saurait-on pas pourquoi. À la soi-disant nuit de l'incompréhension répond l'éblouissement dans la transmission du Sens. S'il ne s'agissait que du Sens même avec un grand S, il y aurait là une absurdité. Dans l'occurrence on a bel et bien affaire à la divinité. La pensée suivie de cette situation paradoxale conduit à voir Yahvé en personne. Elle est belle cette attitude qui veut qu'on puisse non seulement avancer mais progresser

...

...

sens. S'il y a souffrance, il y a ancrage du sens ; d'un sens qui n'est plus perçu par le seul entendement mais par l'être dans son entier. Sans compter qu'à force de voir Israël tant de fois Le trahir, Yahvé, Lui aussi, éprouve une réelle souffrance, laquelle, finalement, cimentera Son union avec Son peuple.

C'est précisément cette difficulté qu'Il éprouve à convaincre qui, peu à peu, modifie Son attitude. De bon qu'Il était au moment de la sortie d'Égypte, Il se mue en ordonnateur des rapports de l'homme avec le monde. « *Tu te donneras des juges et des scribes dans toutes tes portes que te donne Yahvé, ton Dieu pour tes tribus : ils jugeront le peuple dans un jugement de justice.* » (Deutéronome XVI, 18). Les « portes » dont il est ici question donnent accès à Dieu et, dès lors que les scribes-juges les gardent, elles ne sont rien d'autre que le langage. Aujourd'hui encore, la vague impression prévaut que la relation du signe et du son ne relève pas uniquement de l'homme mais d'une certaine façon, procède de la transcendance. De là à penser que c'est par l'entremise de l'écriture que notre relation à Dieu s'établit, il n'y a pas loin. Ainsi, et si cette interprétation est la bonne, écrivant et parlant, nous ne pourrions que... balbutier Yahvé.

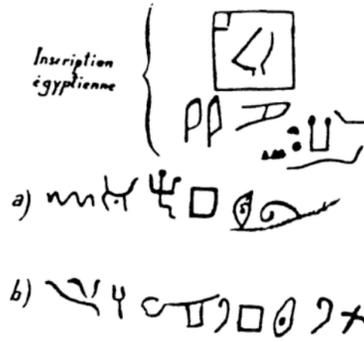
LE VRAI TRÉSOR DES MINES DE TURQUOISE

La relation de l'écriture à Israël évoquée, des enseignements peuvent être tirés de la confrontation du Texte hébraïque et des données admises par les épigraphistes. Dans son livre sur Moïse au sujet des inscriptions du Serbit-el-Hadim, dans le massif du Sināï, André Neher écrit: « *Elles sont du XV^e siècle. C'est la seule certitude qu'on ait à leur propos. Quant au reste, ces signes hiératiques ne sont pas encore déchiffrés. Certains, cependant, ont voulu y lire l'histoire d'une révolte..., celle de Moïse burinant dans les rochers du Sināï sa colère contre*

l'Égypte abhorrée. Certains encore y reconnaissent les premiers signes alphabétiques. » Moïse au Sinaï, inventeur de l'alphabet ? Le thème figure dans les vies alexandrines et il est encore aujourd'hui l'objet de très sérieuses études. Certaines tentatives d'élaboration de l'alphabet, avancent les chercheurs, empruntent leurs signes aux écritures égyptiennes. C'est le cas des inscriptions proto-sinaïtiques, cette fois incontestablement alphabétiques, de la mine de turquoise de Serabit-el-Khadem dans le sud du Sinaï. Mais leur date est incertaine (entre le XIX^e et le XIV^e siècle) et on ne s'entend pas sur leur déchiffrement. Et si, précisément, pour les lire, il n'était que de se référer au Texte, à la *Torah* ? Si tel est le cas, reste à expliquer pourquoi Moïse a écrit ses premiers signes en hiéroglyphes ? Tout bonnement parce que les Égyptiens utilisaient déjà un système dans lequel les sons tenaient un rôle et que le prophète avait eu le temps d'en apprendre le mode de fonctionnement. Serait-ce que les caractères hébreux sont une stylisation de cette vingtaine d'hiéroglyphes de base qui constituent l'alphabet du Sinaï ; cet alphabet dont tout indique que les Égyptiens n'ont volontairement rien fait ? Peut-être. Mais peut-être aussi, n'est-ce pas à partir de ces hiéroglyphes-là que la graphie des lettres hébraïques a été élaborée. Il est en effet plausible d'imaginer que, parce que ces signes évoquaient l'Égypte, les Hébreux n'ont pas voulu les retenir. Dès lors, s'expliquerait pourquoi Moïse aurait élaboré une série de dessins de lettres originales, de lettres qu'on pouvait plus facilement graver sur la pierre, peindre sur des ostraca ou du papyrus ; des lettres enfin dont, qui sait, le tracé aurait même été indiqué à Moïse par « *le doigt de Dieu* ». On ne compte pas les allusions faites, tant dans *l'Exode* que dans *le Deutéronome*, au fait que Yahvé « *écrit sa Loi* ». Si telle devait bien être la bonne interprétation des faits, se trouverait justifiée la place que, dans la théologie hébraïque, tiennent les lettres, lesquelles sont chacune dotées d'une valeur symbolique.

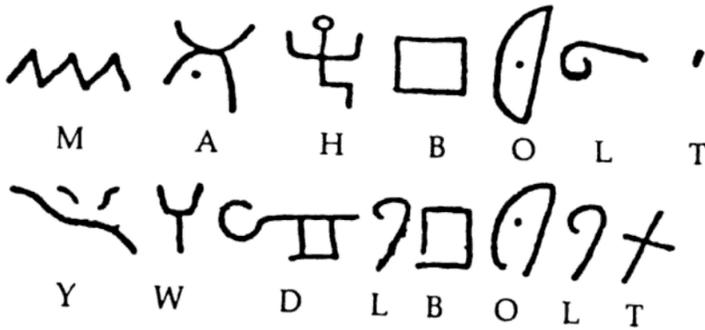
Nous ne sommes pas absolument certains que les signes palestiniens qui ne se retrouvent pas au Sinäi ne constituent pas des variantes des signes proto-sinaïtiques. Au Sinäi même on n'a relevé que 35 signes jusqu'ici et ce nombre comprend probablement plusieurs variantes. L'hypothèse d'une écriture alphabétique n'est donc pas exclue.

James G. Février.
Histoire de l'écriture



Le texte égyptien et la ligne a) sont gravés sur le côté droit d'un sphinx, la ligne b) sur le côté gauche. Le texte égyptien se lit: *Hthr mjj [nät] [m]k.t.s.t* "Aimé de Hathor, maîtresse des turquoises".
La ligne a) se lit d'après M. Sprengling (de gauche à droite): *M'HB'LT* = *מאהב לעלת* "Aimé de la Maitresse (Eaalat)".
La ligne b) se lit d'après le même auteur: *NZWR LB'LT* "Consacré à la Maitresse" (cf. M. Sprengling *The Alphabet* p. 37)

Inscription protosinaïtique



Inscriptions proto-sinaïtiques qui seraient, d'après H. Grimme, à l'origine de notre alphabet

« Une communication parut en 1916, rapporte Carl Orinberg dans son *Histoire universelle, qui semble justifier la filiation des hiéroglyphes aux signes de l'alphabet hébreu. Elle provient des archéologues qui ont étudié les inscriptions rupestres des mines du Sinaï découvertes dix ans plus tôt par Flinders Petrie. Parmi les nombreuses inscriptions purement égyptiennes, quelques-unes faisaient tache. Elles donnaient l'impression que des non-Égyptiens s'étaient maladroitement efforcés d'imiter les hiéroglyphes. Ces signes ne sont pas de purs hiéroglyphes. Plusieurs sont des simplifications de caractères hiéroglyphiques.* » Or il se trouve que ce même archéologue avait auparavant découvert que les Égyptiens venaient dans le Sinaï, précisément à Serabit-el-Khadim, exploiter le fameux gisement de turquoises qui s'y trouvait. Parmi les objets placés dans le temple érigé à la déesse égyptienne Hathor, a été découvert un petit sphinx grossièrement sculpté, à propos duquel Petrie avait précisé qu'il n'était pas l'œuvre d'Égyptiens mais de ces ouvriers sémites qui travaillaient pour eux sur le site. On a pu, peu après, préciser qu'il s'agissait de Cananéens esclaves du pharaon qui travaillaient à la mine. Sur l'épaule droite de l'animal, se trouvent quelques mots qu'on peut approximativement traduire par « *aimée d'Hathor, dame à la turquoise* ». De plus, les flancs portent chacun deux courtes lignes de texte écrites à l'aide de ces signes qui, bien que pictographiques, ne sont pas des hiéroglyphes égyptiens. Après de laborieuses recherches, on est parvenu à lire dans ces inscriptions le nom de Baâlat, expression féminine du dieu Baâl. Or on sait et, cette fois de manière incontestable, que les Cananéens avaient une grande dévotion à l'endroit de cette déesse. Sur l'un des flancs, en plus du nom de Baâlat, se trouve un autre groupe de lettres qui, en hébreu, se traduit par « don », « ex-voto », ou bien encore par le verbe « donner ».

On le voit, ce sphinx et ces inscriptions continuent la pré-

...

...

...

Yahvé sait qu'elles sont difficiles à saisir. Il n'ignore pas non plus qu'il n'est rien qui ne s'apprécie davantage que cela que l'on a à gagner sur soi. Finalement, on ne peut que le constater, une logique fonnidable préside à l'agencement du récit biblique, logique qui veut qu'Histoire du langage et art de vivre s'emboîtent, se complètent et même se réduisent. Cette fois, ce ne sont pas seulement Israël et l'humanité qui ne font plus qu'un mais, avec eux, le langage et le monde.

Au livre I, chapitre XXIX, des *Etymologiæ*, Isodore de Séville définit l'étymologie comme « *l'origine des mots telle qu'elle nous apparaît lorsque, par figure d'interprétation, on saisit la puissance propre, soit de la chose, soit de son nom. Ainsi, origo provient du verbe oriri, lequel vient d'os, auris, "bouche". L'origine, c'est la puissance actualisée par la voix humaine qui dit le nom. Certes, les noms, dans l'usage courant, ont trop servi, usés par ce frottement continu avec les choses viles, ils ont souvent cessé d'être transparents à leur essence. À l'étymologiste et au poète de la récupérer.* » Poussant cette réflexion jusque dans ses extrêmes conséquences, Paul Zumthor, dans *Langue, texte, énigme*, poursuit : « *Aussi bien les lettres se joignent en une ligne, dévoilant progressivement le sens à mesure que sont constitués les mots. Qu'est-ce là sinon la reproduction de la procession créatrice elle-même qui, de l'un engendre le multiple de l'être, les existences de l'Intelligible, la matière et les formes ?... Certaines métaphores de la poésie médiévale prouvent le bien-fondé de cette façon d'envisager le langage telle la fameuse formule : "linea vitae sacræ linea charitatis" ... Au IX^e siècle, cherchant dans sa rhétorique un nom figuratif de Dieu, le langage le nomma le Dictator, Celui qui dicte le Livre dont le modèle archétypique est la Table du Sinai* »¹⁰

10 Paul Zumthor. éd. du Seuil, 1975.

À supposer que cette interprétation soit la bonne, il n'y a aucune raison de ne pas admettre que Yahvé, lui aussi, en écrivant le monde, n'ait été sensible au plaisir de l'écriture. Pour Lui, écrire aurait coïncidé avec la constatation heureuse de la beauté du monde. On se servirait du langage comme on articulerait l'univers. Autrement dit, on aura saisi que par écrire, il ne faut pas seulement entendre écrire un texte, mais aussi écrire de sa vie. On écrit comme on oriente ses pas et, pour peu qu'on use d'un minimum de rigueur dans la conduite de sa vie, on inscrit cette existence dans le courant de la Création. Ainsi, si l'idée ne vient plus d'associer les lois confiées à Moïse sur le Sinaï à l'élaboration de l'alphabet, cela provient du fait que Yahvé a intimement mêlé les deux enseignements l'un à l'autre, au point qu'on ne les dissocie plus. En d'autres termes, la réussite du propos de Yahvé : savoir le rapport entre Sa doctrine et le moyen de la formuler est tel qu'on n'est plus en mesure de dissocier l'une de l'autre. Autrement dit encore, on ne prendrait conscience de toute l'étendue de la création de Yahvé qu'à la faveur de l'approfondissement de son message. Alors, on saisisrait que, non seulement l'invention du langage est belle en soi, mais plus belle encore en ce que c'est à la faveur de la manifestation de la vérité des vérités qu'elle a pris corps. Ici les choses sont imbriquées les unes aux autres comme le sont les termes d'un postulat. Yahvé nous démontre qu'écriture et morale se confondent. On écrit pour se mettre dans le droit chemin de l'authenticité mais, en soi, cette écriture est lettre morte. Savoir lire, entendre les Tables de la Loi, ce n'est pas seulement savoir les déchiffrer, c'est aussi mettre en application les préceptes qui s'y trouvent codifiés.

Ce point de vue, Yahvé lui-même le confirme qui nous dit qu'il n'y a pas entendement s'il n'y a pas obéissance et, par voie de conséquence, pas même saisie de la nature de l'écriture. Un épisode témoigne pour cette interprétation, c'est celui à la

faveur duquel, constatant que le peuple s'est remis à vénérer le faux dieu, Moïse brise les fameuses Tables. Enfin, le Texte se fait l'écho du lien entre l'alphabet, la morale et la vie lorsqu'il fait allusion à l'Arche d'Alliance, cette Arche qui n'est autre que le Livre et qui précède toujours l'avancée d'Israël dans le désert. Que le Texte soit ainsi porté comme un étendard manifeste de cela que l'Écriture (et il faut maintenir l'équivoque voulue par Israël et ne pas préciser s'il s'agit de l'Écriture ou de l'écriture), marque l'identité d'Israël et qu'Israël est le guide de l'humanité. Si, au reste, Yahvé a fait de ce peuple Son élu, c'est bien parce qu'il est le messager du langage.

Dans *La vie de Fibel*, Jean Paul met l'accent sur cette place singulière de l'alphabet hébreu dans l'histoire de l'humanité : « *Alors une voix qui sortait plutôt du ciel que du gosier du coq cria à Helf : "assieds-toi, étudiant ; arrache une plume de la queue du coq et compose le livre des livres contenant tous les patres et matres lectionis (lettres non intercalées non prononcées de l'écriture hébraïque), le livre que le plus grand génie doit étudier avant même d'avoir cinq ans ; en un mot l'ouvrage le plus parfait de tous, celui qui porte le plus long titre. On l'appelle par abréviation l'ABC quand on pourrait le nommer l'Abécédééefgéacheigikaelemenopéquérestéuveixygrezczéd.*

Écris cela, mon Fibel ! Le monde le lira ». Le surprenant dans l'affaire n'est pas tant que Jean Paul ait fait référence au ciel, aux *matres lectionis* et à un livre des livres, mais que ces allusions aient été formulées, pour ainsi dire, sans y penser, dans le courant de la plume. Le fait tend à prouver que le rôle joué par Yahvé dans le surgissement de l'alphabet, présent dans l'inconscient du poète, affleure sans qu'il y soit pour grand chose. Par cette brève remarque, preuve est donnée que Yahvé parle par notre bouche ou, encore, écrit par notre plume.

Dès *l'Exode*, parce qu'Israël écoute mal Yahvé, un dialogue s'établit entre eux, de sorte que c'est cet échange qui fera le

Livre. Le désert est un ban d'essai pour le langage. Dans la mesure où elle met en scène l'affrontement de Paroles et d'actes, rien ne s'oppose à ce qu'on tienne la *Torah* pour le premier modèle de dialectique. Si la parole de Yahvé, toute dialectique, est ainsi et toujours accompagnée de son poids de souffrance, c'est précisément parce qu'elle est aussi l'exercice par lequel Israël s'initie aux secrets du langage. Il faut réfléchir d'une manière un peu plus soutenue qu'à l'ordinaire à cette efficacité du sens. Elle est belle, très belle, cette idée d'un peuple entièrement manipulé par les mots ; que les mots façonnent, égarent peut-être mais, au total, purifient. Israël, c'est donc, à peine a-t-il été forgé par Yahvé, le langage en marche. Dans son état premier, ce langage n'est pas encore pourvu d'un vocabulaire suffisant ni, non plus, d'une grammaire capable de l'articuler. Tant qu'Israël ne sera pas en mesure non seulement de dialoguer avec Yahvé mais aussi de témoigner pour Lui, il sera rejeté dans le désert.

L'épisode d'Edom rend cela très clair. Les Hébreux étaient à Quadès, sur la frontière, à portée de vue de la Terre Promise quand, une nouvelle fois, ils témoignèrent de leur scepticisme à l'égard de la Parole. Alors, Yahvé les livra à la main des Philistins lesquels les rejetèrent dans le désert. *« Si vous ne m'écoutez pas, dit et redit Yahvé à satiété, si vous ne mettez pas en pratique tous ces commandements, si vous méprisez mes préceptes, si votre âme se dégoûte de mes sentences, je vous imposerai l'épouvante avec la consommation et la fièvre qui font languir les yeux et qui épuisent le souffle ; vous sèmerez en vain votre semence et ce sont vos ennemis qui en mangeront. »*

Pour quel peuple le premier des territoires n'est-il pas sa langue ? C'est si vrai qu'à supposer qu'il n'en ait pas une, il ne serait pas en mesure de construire une nation. On voit le raisonnement que l'Ancien Testament met en œuvre. Yahvé y dit à Israël : disposez d'une langue, une vraie, qui soit d'une autre trémie historique que le dialecte araméen de vos origines et

vous deviendrez une nation. Dès lors, on saisit toute la tâche qui incombe aux Hébreux. Ils avaient non seulement à se déprendre de ce parler cananéen du temps où ils se trouvaient en Égypte et qui avait constitué pour eux un signe de ralliement, mais encore à s'adapter à un système alphabétique qui leur était totalement étranger. Quarante ans : le durée d'une vie. Il les fallait bien pour une transformation à ce point radicale.

La manière dont les choses s'agencent dans la théologie juive semble elle aussi, confirmer l'intervention de Yahvé dans la formulation de l'alphabet. *« On sait que seul de tous les livres sacrés de l'humanité, le Sefer Torah exige une rédaction traditionnelle, écrit André Neher dans Moïse. Il doit être transcrit de main d'homme, sur parchemin et en conformité parfaite, non seulement avec le texte mais avec l'agencement et la facture des lettres et des signes, selon le modèle type dont l'existence se perd dans la nuit des temps et à propos duquel la tradition enseigne que c'était celui-là même qui avait été transcrit dans le désert. Chaque Juif est tenu de réaliser lui-même, dans sa vie, la rédaction d'un Sefer Torah et de refaire les gestes par lesquels se transmet le message. Sans doute ce rite est-il tombé en désuétude et la plupart des Juifs en confient-ils l'exécution à un scribe spécialisé. La moindre infraction aux règles de la transcription et un Sefer Torah devient inutilisable... Lorsqu'un Sefer Torah meurt de vieillesse ou par accident, ses lettres s'envolent (l'expression est du Texte même), attendant d'être cueillies dans l'air par un nouveau scribe qui les intégrera à un nouveau corps. Le texte fidèle est l'âme du Sefer Torah et comme l'âme humaine, il est éternel. »*

...

...

tant, que Moïse soit l'auteur, tant de l'une que des autres, est naturel. Le fait confirme la thèse selon laquelle il aurait « *inventé l'alphabet* ». Si Moïse a commencé par transmettre une parole, c'est tout bonnement parce que du moment où ce procédé de transcription du langage lui a été donné par Yahvé sur le Sinäi, grisé de reconnaissance, et sans doute aussi de fierté, il a voulu en faire part à tous ceux qui étaient là. Que Yahvé ait confondu la transmission de l'alphabet et celle de son message, à l'occasion de la formulation de sa Loi, ne pouvait que renforcer Israël et dans la conviction de l'existence de son dieu et, tout en la rendant accessible au plus grand nombre, conférer un caractère toujours plus convaincant à sa Parole. Oui, pourquoi Yahvé, qui peut tout, aurait-il fait fi d'un amalgame si évidemment apte à travailler à sa cause ?

De ce caractère sacré de l'alphabet, la tradition juive qui instaure une véritable vénération à l'endroit de chaque lettre, témoigne. C'est le moment de mentionner le *mezouza*, cette pièce de parchemin sur laquelle se trouve transcrit un passage de la *Torah* et que chaque Juif appose sur le linteau intérieur de sa porte. Ainsi que ces phylactères ceints sur le front ou le bras gauche, sortes de lanières où ont été gravés des extraits du Texte lesquels s'impriment sur le corps, faisant de celui qui a subi cette imposition quelque chose comme une torche qui maintient vivante la flamme du Sinäi.

Comment Moïse a-t-il transmis le secret de l'alphabet au Peuple élu ? Sans doute lui a-t-il communiqué la Parole mais le Texte ne parle pas, sinon... à mots couverts, de l'alphabet. Pour saisir comment les événements se sont déroulés, il suffit d'évoquer les conditions de la mort du prophète telles qu'elles sont transcrites dans les dernières pages du *Deutéronome* : « *En ce même jour, Yahvé parla à Moïse en disant : "monte au mont Nebo qui est au pays de Moab qui fait face à Jéricho ; vois le pays de Canaan que je donne en propriété aux fils d'Israël ;*

puis meurs sur la montagne où tu seras monté et sois réuni à tes aïeux de même que ton frère Aaron est mort à Hor, sur la montagne et a été réuni à ses aïeux... C'est à distance que tu verras le pays mais tu n'y entreras pas...” Moïse monta des steppes de Moab au mont Nebo, à la cime du Pisgah qui est en face de Jéricho et Yahvé lui fit voir tout le pays et lui dit : “voici le pays que j'ai promis par serment à Abraham, Isaac et Jacob en disant : à ta race je le donnerai... C'est là que mourut Moïse le serviteur de Yahvé... Sur l'ordre de Yahvé, on le mit au tombeau qui est dans la vallée de Moab, en face de Both-Peor, mais personne n'a connu sa tombe jusqu'à ce jour”. » On peut s'étonner que, fidèle entre les fidèles, Moïse n'ait pas eu le privilège de poser le pied sur cette terre tant et tant promise. S'il en était un, pourtant, qui le méritait, c'était bien lui. Sans doute, mais à y bien réfléchir, cette récompense, Moïse ne devait pas la recevoir. D'une certaine façon, la lui accorder eût été le justifier dans les doutes qu'il aurait pu éprouver en cours de route. Or, si on a bien suivi son périple, force est d'admettre que le prophète a toujours été très loin d'éprouver de telles faiblesses. Il croit, depuis que Yahvé s'est directement adressé à lui lorsqu'il était en esclavage en Égypte, et sa mort elle-même est encore une Parole. Si, à la fois, il a demandé au peuple de reconnaître Yahvé dont l'existence est désormais avérée, il lui a dit aussi que la véritable Terre Promise n'est pas celle qu'ils vont fouler au pied et conquérir, mais celle, qu'armés du Livre, ils ont à gagner sur eux-mêmes.

Si Moïse n'a pas dévoilé le secret de l'alphabet à ses concitoyens, c'est que forts de la Parole qu'il leur avait apportée, il fallait que chacun, jusqu'à en saisir la lettre autant que l'esprit, en approfondisse le sens. Par la façon dont il meurt, Moïse redit à son peuple qu'il n'est pas un seul d'entre les enfants d'Israël qui n'ait à vivre le Texte jusqu'à en mourir. À Moïse, en tous les cas, le Sens a tenu lieu de sépulture.

Que l'œuvre du prophète soit porteuse d'un message qui concerne l'humanité entière, le Texte l'atteste à maintes reprises. Dans le *Deutéronome*, par exemple, Moïse est représenté comme « *celui dont les discours touchent le cœur et ouvrent les esprits à la vraie vie* ». Dans le passage relatif à son ascension, il est dit que, « *le royaume du Messie apparaîtra d'une extrémité à l'autre de la création, que Satan ne sera plus et que la douleur s'en ira avec lui.* » Enfin, Josué a cette formule : « *Afin que tous les peuples de la terre sachent combien est forte la main de Yahvé.* » Mais, alors, dira-t-on, il y a là incompatibilité. Comment Yahvé peut-il prétendre « *convaincre tous les peuples de la terre* » alors qu'à satiété, il a répété qu'il avait fait d'Israël son *Peuple élu* ? Sans compter que parvenu en Terre Promise, avec la bénédiction de Yahvé, Israël n'y va pas de main morte avec ceux qui s'opposent à sa marche ! Pourquoi cette vindicte ? comment expliquer qu'Israël se soit si peu vanté de vénérer un dieu qui avait transmis au monde l'alphabet ? N'aurait-ce pas été, et de façon radicale, l'imposer à l'adoration de tous les hommes ? La réponse à la question posée est simple : c'est parce qu'il ne le souhaitait pas. Il entendait vivre à son aise son rapport privilégié avec Yahvé. Ainsi chaque prêtre d'Israël conserve jalousement pour lui la possession du Livre. Replié sur soi comme, dans l'Arche, le sont les rouleaux du *Sefer Torah*, l'idée du prosélytisme ne lui vient pas même à l'esprit. Pour lui, et à supposer qu'il le faille, la seule manière de témoigner pour Yahvé c'est d'approfondir Sa parole.

Et la langue hébraïque, n'est-il rien en elle qui puisse soit confirmer, soit contredire la thèse d'une intervention divine dans l'élaboration non seulement de l'alphabet mais aussi du langage ? Pour les linguistes, l'hébreu représente la forme évoluée du dialecte en usage dans les populations de Canaan avant l'arrivée des Israélites. Mais il est vrai aussi que les Cananéens

ont dû abandonner leur parler pour la langue de leurs hôtes dont la civilisation était supérieure à la leur. En quoi l'était-elle? Elle l'était pour des raisons tant religieuses que morales passées dans la langue. Voici comment. Les références au « prochain » sont nombreuses dans les Textes qui montrent la gestation d'une nation sous un jour tout particulièrement alléchant : « *La glanure de ton champ, tu ne la glaneras point, ton vignoble tu ne le grappilleras ; les grands épars de ta vigne, tu ne les recueilleras ; au pauvre et à l'étranger, tu les abandonneras... N'exploite point ton prochain, n'use point de la violence à son égard...* » Autrement dit, on est fondé à prétendre que chacun est comptable du sens de la Parole. Tout autant qu'il s'est agi d'atteindre à la Terre Promise, il faut maintenant construire cette Parole grâce à laquelle il y aura une terre promise. En d'autres termes, ces tournures, implicitement, disent que c'est à chacun, en le vivant, sinon à le former du moins à parachever le langage.

Israël n'est pas uniquement le peuple du livre mais aussi celui de l'écriture. Ce à quoi la Bible nous fait assister n'est pas réduit à l'énoncé de la Parole mais aussi aux moyens dont elle se dote pour prendre forme. Sensible dès le *Lévitique*, une plus grande articulation du texte devient plus évidente encore dans *Nombres* et le *Deutéronome*. Elle s'affirme toujours plus au fur et à mesure du développement du texte. Dans *Juges*, ce ne sont guère que des anecdotes, des légendes, des historiettes plus ou moins bien agencées. Le livre des *Rois* au contraire, constitue un ensemble beaucoup plus structuré où les dates marquent des repères, des concordances. Entre les deux, le *Livre de Samuel* établit une transition qui, d'une manière précise – sept ans à Hébron, trente-trois à Jérusalem – donne les jalons de la vie de David. Ou, si on préfère, de la *Genèse* à la fin du *Livre*, l'Ancien Testament peut être considéré comme, après celle de l'alphabet, la prise de possession du langage jusque dans la plus reculée

des possibilités de sa grammaire. Le langage de la Bible est trop poétique, efficace pour ne pas définir ce en quoi le langage consiste. En l'occurrence il y a interaction du contenu sur la langue elle-même au point que c'est le sens véhiculé qui définit la syntaxe, la grammaire et jusqu'au vocabulaire. Ce retour du langage sur soi, cette génération spontanée contribuent à donner une assise logique à l'attribution de l'invention de l'alphabet à Yahvé.

Pour Israël, les conquêtes des contrées qui lui sont assignées et celles de la langue coïncident. En effet, et ceci confirme cela, il est singulier de constater comment, en même temps que la théologie hébraïque se met en place, on passe des symboles aux noms propres et des noms propres aux noms communs. Paulhan évoque *La preuve par l'étymologie*. Ici, il faudrait parler de la preuve par l'Histoire. À titre d'exemple, on peut relever le nom de Sion, qui, primitivement, était celui de la citadelle qui dominait la ville de David, et qui est devenu un symbole pour désigner la Ville Sainte par excellence, le Temple. Une autre anecdote révèle cette relation de l'histoire du langage. Elle concerne toujours David et son arrivée à Baal-Perasim où il battit les Philistins. Il dit alors : « *Yahvé a ébréché mes ennemis devant moi comme une brèche faite par les eaux* ». Depuis lors, le nom propre, Baal-Perasim traduit l'idée de brèche. Comme la guerre crée des frontières, la dialectique établit la langue. Cette superposition donne à l'épopée du peuple élu une profondeur insondable.

Le moment où cette coïncidence s'établit avec le plus de force est celui au cours duquel s'édifie le temple de Salomon. Le texte qui décrit sa construction dit bien que, « *puisqu'il n'y*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	9
<i>Le désert du Sinäi creuset de l'alphabet</i>	15
<i>Moïse découvreur de l'alphabet</i>	35
<i>Le vrai trésor des mines de turquoise</i>	51
<i>Les « Lamentations » : un hymne à l'alphabet</i>	71
<i>Les jeux de cache-cache des linguistes</i>	75
<i>La Kabbale ou la preuve par l'alphabet de l'existence de Yahvé</i>	90
<i>À chacun sa Kabbale</i>	112
<i>L'esquive du Moïse de Freud</i>	120
<i>En guise de conclusion</i>	123
Annexes	
<i>La création par la lettre</i>	133
<i>Lettres primitives</i>	137
<i>Lamentations de Jérémie</i>	143
Bibliographie	155

MOÏSE ou LA PREUVE PAR L'ALPHABET DE L'EXISTENCE DE YAHVÉ

« Quand Moïse descendit du Mont Sinai, il avait, écrites de l'écriture d'Elohim, les deux Tables du Témoignage et il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait d'avoir parlé avec Lui. »

Ce n'est pas la première fois où *Le Texte* mentionne que Moïse sort de l'entretien « rayonnant ». Si le fait mérite d'être relevé, c'est parce qu'il confirme dans l'idée que la révélation, ici, n'est pas seulement celle de l'existence de Yahvé. D'ailleurs, dans l'occasion, il ne saurait s'agir que d'une confirmation. Il y a une autre raison : la subite saisie de ce en quoi l'alphabet consiste. Pourquoi y aurait-il là, pour Moïse, source d'enchantement ? Parce que, d'abord, on s'en souvient il éprouvait quelque peine à se faire comprendre et il vit la découverte de l'alphabet comme une conquête de lui-même. Enfin, que l'alphabet lui ait été donné ou qu'il en ait lui-même formulé le principe, il vient de comprendre que les signes alphabétiques peuvent s'agencer à la façon d'un jeu. La constatation est pour lui la source d'une joie indicible. Quelle est l'invention qui ne repose sur une trouvaille et quelle est la trouvaille qui ne soit l'occasion du délire de l'illumination ?

J. P.

ISBN. 2-905614-17-X

ISSN : 0981-4272

70F